

Le printemps

Le printemps est si beau ! Sa chaleur embaumée

Descend au fond des cœurs réveillés et surpris :

Une voix qui dormait, une ombre accoutumée,

Redemande l'amour à nos sens attendris.

La raison vainement à ce danger s'oppose,

L'image inattendue enivre la raison :

Tel un insecte ailé s'élançe sur la rose,

Et la brûle d'un doux poison.

Des jeunes souvenirs la foule caressante

Accourt, brave la crainte, et l'espace et le temps :

Qui n'a cru respirer dans la fleur renaissante,

Les parfums regrettés de ses premiers printemps ?

Et moi, dans un accent qui trouble et qui captive,

Naguère un charme triste est venu m'attendrir.

L'écouterai-je encor, curieuse et craintive,

Ce doux accent qui fait mourir ?

Ce nom... j'allais le dire, il m'est donc cher encore ?

Ma frayeur n'a donc plus de force contre lui ?

Toi qui ne m'entends pas, d'où vient que je t'implore ?

N'es-tu pas loin ? N'ai-je pas fui ?

Reverrai-je tes yeux, dont l'ardente prière

Obtiendrait tout des cieux ?

Oui, pour ne les plus voir j'abaisse ma paupière,

Je m'enfuis dans mon âme, et j'ai revu tes yeux !

L'oiseau né sous nos toits, dans la saison brûlante,

Tourne autour des maisons qu'il reconnaît toujours,

Effleure dans son vol l'ardoise étincelante,

S'y pose, chante, fuit, et revient tous les jours :

Ton chant avec le sien se fond dans ma pensée ;

Trop de bonheur remplit ma poitrine oppressée ;

Je pâlis de plaisir à ces cris de retour ;

J'ai ressenti ta voix, j'ai reconnu l'amour !

Dans le demi-sommeil où je tombe rêveuse,

Je te crains, je t'espère et je te sens venir ;

Tu parles, mais si bas ! Une oreille amoureuse

Peut seule entendre et retenir :

« Veux-tu, mais ne dis pas que l'heure est trop rapide,

« Veux-tu voir la montagne et le courant limpide ?

« Veux-tu venir au pied du grand chêne abattu ? »

Moi, je ne réponds pas pour écouter : « Veux-tu ?

« Veux-tu, mais ne dis pas que la lune est cachée,

« Veux-tu voir notre image au bord des flots penchée ?

« Ne tremble pas, tout dort ; l'écho même s'est tu. »

Et mon refus se meurt en écoutant : « Veux-tu. »

D'un bouquet ma tristesse hier s'était parée ;

Dans l'ombre, tout à coup, qui l'ôta de mon sein ?

Ai-je senti le feu de ta main adorée ?

Est-ce toi, mon amour, qui cueillis ce larcin ?

Pourquoi troubler mon sort qui devenait paisible ?

Dans tout ce qui me plaît viens-tu tenter ma foi ?

Dis ! Pourquoi ta main invisible

Se pose-t-elle encor sur moi ?

Pourquoi ton haleine enflammée

Soulève-t-elle mes cheveux ?

Pourquoi ce faible écho, craintif comme nos vœux,

Dit-il contre mon cœur : « Bonsoir, ma bien-aimée ! »

Ah ! Je t'en prie, il ne faut plus venir

Redemander mon âme presque heureuse :

Je crains de toi jusqu'à ton souvenir :

Loin du danger je suis encor peureuse...

Je ne t'accuse pas ! Qui sait si le tombeau

Sera froid sur mon corps, si ton souffle l'effleure ?

Je ne t'accuse pas ! je pleure,

Et j'aime le printemps ; le printemps est si beau !

Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859)

